

# PIERRE JOURDE

# IN

# ABSENTIA



**TRACTS**  
**DE CRISE**  
GALLIMARD

25 MARS 2020 / 10 H / **N° 15**  
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

---

**O**n peut prendre le coronavirus comme le retour de bâton de la mondialisation et du libéralisme débridé. La circulation sans limites des hommes et des marchandises a permis la mondialisation du virus et nous condamne au confinement.

La soumission de la santé publique à la seule logique économique, la politique déjà ancienne en France de démolition du service public laissent les hôpitaux démunis face à une pandémie. Il y a en France quatre fois moins de lits de réanimation qu'en Allemagne. La délocalisation des industries nous a rendus dépendants pour la fourniture de divers produits désormais indispensables. L'orientation de la recherche vers des résultats immédiats a bloqué il y a plusieurs années des recherches en cours sur la famille de virus à laquelle appartient le coronavirus.

---

Nous sommes confinés, certes, mais heureusement, nous dit-on, il y a le télétravail. Assurer des cours par Skype ? Les universités n'ont pas toujours l'équipement nécessaire. Il y aura une note à présenter après cette crise, tant elle met en lumière les résultats accablants de cette politique poursuivie en France tous partis confondus, droite, socialistes ou LREM.

D'un autre côté, le confinement qui en résulte fait ressortir un autre aspect de notre monde : chacun enfermé chez soi, plus de contacts physiques, tout à distance, les liens avec le monde extérieur passant désormais par internet, la télévision, la radio ou le téléphone : la maladie pousse à une sorte de perfection la tendance lourde de nos sociétés à ne plus vivre qu'à distance et virtuellement. Le coronavirus se moque de nous. Vous aimiez tant que ça regarder la télé, faire des jeux vidéos, téléphoner ou envoyer des mails ? Allez-y, à fond, faites-vous plaisir, vous avez désormais une bonne raison pour ça.

Dans notre existence ordinaire, trop souvent, nous circulons enfermés, nous communiquons *in absentia*, nous n'y sommes pas. Nous allions sur les plages, au restaurant, dans le métro, dans la rue ? Oui. Qui n'a jamais vu un cycliste envoyer des SMS en roulant, un touriste téléphoner les pieds dans l'eau face à la mer, des wagons entiers de voyageurs la tête casquée ou penchés sur leur téléphone, des passants qui semblent parler tout seuls mais sont en pleine conversation téléphonique, de jeunes couples au

restaurant où chacun de son côté est concentré sur son écran de smartphone ? Nous ne sommes pas là où nous sommes. Plus le monde nous est transparent et ouvert, plus il perd de sa réalité. C'est un bruissement d'images et de sons qui nous parviennent toujours de loin, et la Venise parcourue par les touristes n'est jamais qu'une autre image de Venise. Nous n'allons plus désormais à Venise, son inaccessibilité est celle de toute la réalité pour nous. De sorte que le confinement ne semble rien changer à cette déréalisation. Les rues vides des métropoles, qui paraissent des images de rêves ou de films fantastiques, illustrent ce défaut de réel que sanctionne le coronavirus. La maladie est à la fois le retour du réel, comme il y a un retour du refoulé, et l'assomption définitive de l'irréel.

Notre monde ouvert a également créé la passion du confinement mental. De plus en plus, on voit des étudiants refuser que soient traités des sujets qui heurtent leurs convictions, on expurge des ouvrages de tout ce qui pourrait blesser la sensibilité de toutes sortes de catégories sociales, physiques, sexuelles ou ethniques, on refuse que des blancs traitent de culture noire ou amérindienne car ce serait de l'« appropriation culturelle », une artiste américaine refuse que ses spectacles soient commentés par des critiques blancs. Chacun s'enferme dans son identité, quel que soit le contenu qu'il donne à cette identité. Chacun chez soi. Le village global est devenu une réalité, mais pas du tout au sens qu'envisageait Mac Luhan : c'est l'esprit

de clocher universalisé. À quoi bon des métropoles où se côtoient des populations venues de tous les coins du monde, si c'est pour reproduire un isolement ethnique et culturel dont nous pensions que les échanges internationaux le briseraient ?

Lorsque le confinement prendra fin, que nous reprendrons possession des rues et des restaurants, que nous nous embrasserons à nouveau, on peut espérer que nous en finirons avec tous ces confinements, avec tous ces enfermements, on peut espérer que l'orgie de communications à distance à laquelle nous nous serons livrés pendant des semaines nous redonne le goût des contacts réels, que nous serons un peu plus à ce que nous faisons, là où nous sommes, en présence de qui nous sommes.

**PIERRE JOURDE**

**DANS LA COLLECTION « TRACTS/GALLIMARD »**

- N° 1** RÉGIS DEBRAY, L'EUROPE FANTÔME, FÉVRIER 2019
- N° 2** ERRI DE LUCA, EUROPE, MES MISES À FEU, MARS 2019
- N° 3** PIERRE BERGOUNIOUX, FAUTE D'ÉGALITÉ, MARS 2019
- N° 4** FRANÇOIS GARDE, LA POSITION DES PÔLES, AVRIL 2019
- N° 5** DANIELÈ SALLENAVE, JOJO, LE GILET JAUNE, AVRIL 2019
- N° 6** CYNTHIA FLEURY, LE SOIN EST UN HUMANISME, MAI 2019
- N° 7** SYLVIANE AGACINSKI, L'HOMME DÉSINCARNÉ, JUIN 2019
- N° 8** FRANÇOIS SUREAU, SANS LA LIBERTÉ, SEPTEMBRE 2019
- N° 9** HÉLÉ BÉJI, DOMMAGE, TUNISIE, OCTOBRE 2019
- N° 10** ARTHUR DÉNOUVEAUX & ANTOINE GARAPON,  
VICTIMES, ET APRÈS ?, NOVEMBRE 2019
- N° 11** RENÉ FRÉGNI, CARNETS DE PRISON, DÉCEMBRE 2019
- N° 12** STÉPHANE VELUT, L'HÔPITAL, UNE NOUVELLE INDUSTRIE,  
JANVIER 2020
- N° 13** DIDIER DAENINCKX, MUNICIPALES. BANLIEUE NAUFRAGÉE,  
FÉVRIER 2020
- N° 14** ARUNDHATI ROY, AU-DEVANT DES PÉRILS, MARS 2020

**GRAND FORMAT « TRACTS/GALLIMARD »**

RÉGIS DEBRAY, LE SIÈCLE VERT, JANVIER 2020

À l'heure du soupçon, il y a deux attitudes possibles. Celle de la désillusion et du renoncement, d'une part, nourrie par le constat que le temps de la réflexion et celui de la décision n'ont plus rien en commun ; celle d'un regain d'attention, d'autre part, dont témoignent le retour des cahiers de doléances et la réactivation d'un débat d'ampleur nationale. Notre liberté de penser, comme au vrai toutes nos libertés, ne peut s'exercer en dehors de notre volonté de comprendre.

Voilà pourquoi la collection «Tracts» fera entrer les femmes et les hommes de lettres dans le débat, en accueillant des essais en prise avec leur temps mais riches de la distance propre à leur singularité. Ces voix doivent se faire entendre en tous lieux, comme ce fut le cas des grands «tracts de la NRF» qui parurent dans les années 1930, signés par André Gide, Jules Romains, Thomas Mann ou Jean Giono – lequel rappelait en son temps : «Nous vivons les mots quand ils sont justes.»

Puissions-nous tous ensemble faire revivre cette belle exigence.

ANTOINE GALLIMARD





*Le coronavirus se moque de nous. Vous aimiez tant que ça regarder la télé, faire des jeux vidéos, téléphoner ou envoyer des mails ? Allez-y, à fond, faites-vous plaisir, vous avez désormais une bonne raison pour ça.*

**PIERRE JOURDE**

PIERRE JOURDE EST ROMANCIER ET CRITIQUE LITTÉRAIRE. AUX ÉDITIONS GALLIMARD, IL EST NOTAMMENT L'AUTEUR DU *MARÉCHAL ABSOLU*, DE *PARADIS NOIRS*, DE *LA PREMIÈRE PIERRE*, QUI A REÇU LE PRIX JEAN GIONO 2013, DE *WINTER IS COMING* ET DU *VOYAGE DU CANAPÉ-LIT*.

**TRACTS.GALLIMARD.FR**

**DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : ANTOINE GALLIMARD**

**DIRECTION ÉDITORIALE : ALBAN CERISIER**

ALBAN.CERISIER@GALLIMARD.FR

GALLIMARD • 5 RUE GASTON-GALLIMARD 75007 PARIS • FRANCE • GALLIMARD.FR

DÉPÔT LÉGAL : MARS 2020 © ÉDITIONS GALLIMARD, 2020

25 MARS 2020